

L'actuel malaise dans la culture

FRANÇOIS RICHARD

L'actuel malaise
dans la culture

penser/rêver

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.972.3

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Excerpt of the full publication

Introduction

Freud écrit *Le Malaise dans la culture* en 1929, à la veille de l'avènement du nazisme. Au même moment, des discussions extrêmement fécondes ont lieu à Francfort entre le Frankfurter Psychoanalytisches Institut (FPI), fondé par Karl Landauer et Heinrich Meng, et l'Institut für Sozialforschung (IFS), où travaillaient Theodor Adorno, Max Horkheimer, Leo Löwenthal, Erich Fromm et Herbert Marcuse. Ces auteurs sont à l'origine de la « Théorie critique » et de la future École de Francfort, ils cherchent à réfléchir sur les mécanismes sociaux de domination en utilisant à la fois la psychanalyse, la phénoménologie et le marxisme, et font l'hypothèse d'une participation du psychisme le plus subjectif aux processus sociaux. À cette mouvance francfortoise se rattachent trois psychanalystes viennois : Siegfried Bernfeld, Wilhelm Reich et Otto Fenichel, les deux derniers installés à Berlin. Tous fuiront l'Allemagne nazie, sauf Landauer qui sera assassiné à Bergen-Belsen en 1945. Fenichel, réfugié aux États-Unis, envoie pendant plus de dix ans, des lettres secrètes à d'autres analystes immigrés, en particulier à Edith Jacobson et Annie Reich. Tous se consacrent à la sauvegarde de la « culture »

de la psychanalyse européenne – ouverte aux questions sociales – dans le contexte d'une spécialisation professionnelle de la psychanalyse en Amérique. La réussite de la diffusion de la psychanalyse comme psychothérapie menaçait en effet son caractère de force culturelle.

Freud montre dans son essai que, si la culture peut contenir les pulsions destructrices propres à l'humanité, le retour à la barbarie est une hypothèse tout aussi possible. Démocrate, il était néanmoins convaincu que seules des élites éclairées, et non les masses, aliénées à leurs névroses, à la religion ou à un besoin de soumission à des leaders, pouvaient contribuer à renforcer la culture. Il n'envisageait donc pas pour sa part (sauf, ici et là, en de prudentes formulations) la perspective novatrice ouverte à Francfort – à partir, pourtant, de sa propre théorie – de la possibilité d'une liaison différente des pulsions dans un lien social réformé. Cette perspective constitue l'objet du présent ouvrage : l'*actuel* malaise dans la culture – qui n'est plus exactement celui des années 1920 et 1930 – peut être éclairé à partir des idées dégagées par Freud dans son essai.

La force de l'idée freudienne de 1929 sur le « malaise dans la culture » tient sans doute à ce qu'elle associe des assertions simples et des hypothèses complexes. Le grand combat entre Éros et Thanatos divise les psychanalystes eux-mêmes, qui n'admettent pas tous la notion de pulsion de mort, et des pans entiers de la philosophie et des sciences sociales s'y opposent, tout en retenant certaines des conclusions de Freud. L'affect de *malaise* est tout sauf simple : angoisse générée par une satisfaction pulsionnelle insuffisante, culpabilité afférente à une agressivité non éprouvée comme telle, ambivalence extrême immobilisée

entre forces contraires égales, tentative de céder à la désubjectivation et sursaut du sujet.

On reprendra ici la montée en puissance du texte de 1929 vers des apories de plus en plus paradoxales pour poser une question : l'actuel malaise est-il la continuation, sous des formes transformées, de celui dépeint par Freud il y a quatre-vingt-deux ans, ou bien constitue-t-il quelque chose de nouveau et de différent ? Question corollaire : la psychanalyse est-elle aujourd'hui susceptible de contribuer à la compréhension du moment présent, historique et social, dans un dialogue avec les anthropologues et les sociologues, les philosophes et les historiens ?

Les psychanalystes rencontrent dans leur pratique les difficultés à être et les douleurs d'exister de leurs patients, qui résultent de défauts dans la reconnaissance mutuelle avec leurs premiers autres, leurs premiers interlocuteurs, c'est-à-dire l'infrastructure du lien social. Il n'est donc pas surprenant que, s'attelant à l'effort de renouvellement, théorique et technique, requis par leur clinique, les psychanalystes se trouvent confrontés au complexe du malaise dans la culture qu'il faut considérer comme étant aussi un *malaise dans la civilisation*¹. La cure psychanalytique engage un processus de subjectivation privilégiant l'intériorité, mais une intériorité

1. Freud a préféré le mot *Kultur* à celui de *Zivilisation*, mais le terme allemand *Kultur* signifie à la fois « culture » et « civilisation ». J'utilise l'une ou l'autre de ces traductions, selon que l'accent est mis sur la globalité sociale (son organisation, les mœurs, les liens entre les êtres humains) ou sur le système de représentations qui lui correspond (la psychologie collective, les idéologies et la « culture » de l'homme cultivé). La traduction par « culture », désormais la plus usitée, semble inclure la notion de « civilisation » : on la trouvera donc ici assez souvent employée dans cette acception.

ouverte à la rencontre avec l'altérité. À certains égards, la subjectivation est une socialisation.

L'un des enjeux de cette recherche sera de repérer avec toute la rigueur requise les différences dans l'acception des termes utilisés par des disciplines variées comme s'ils renvoyaient à une même réalité, ce qui n'est pas le cas. Nous discuterons, sans complaisance pour aucun présupposé, les concepts de tiercéité, de fonction paternelle et de parentalité, ainsi que le sens à accorder aux évolutions des sexualités. Cet effort épistémologique ne peut pas, bien entendu, aboutir à la saisie d'une vérité « totale ». La lecture du texte freudien consiste en une certaine expérience de la profondeur, de l'abîme parfois, de la psyché, d'autrui, de l'affect ou du langage, qui invite à se détourner de la nostalgie de l'originaire, et qui mène à revendiquer, sans doute très prudemment, que le monde soit plus harmonieux et moins cruel.

La crise contemporaine de la modernité – on préférera cette locution à celles de post-, hyper- ou ultramodernité, dont la redondance exprime une même faiblesse intrinsèque : la perte du sens historique – est devenue, à l'évidence, celle des théories critiques que l'on distingue mal désormais du discours autocritique que la société tient sur sa propre agitation stérile, sur son propre mouvement paralysant, qui est une *idéologie* dont il faut démonter les rouages plus pulsionnels que narratifs, c'est du moins l'un de nos diagnostics. Ce qui débouche sur une reproblématisation de l'*économie libidinale* au travail dans le lien social selon Freud, nécessaire à une reprise des subjectivations dans un nouveau régime d'historicité.

« Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale¹. » Cette phrase suppose une métapsychologie de l'identification, de l'étayage et du conflit interpsychique, et réclame une extension en direction d'une conception psychanalytique de la rencontre intersubjective comme inattendue, labile, tout à la fois désirée et évitée, à l'opposé des relations interhumaines les plus fréquentes, précisément des non-rencontres – ce dont je suggère une théorie dans un complément logique au présent ouvrage². Elle introduit, surtout, aux motifs devenus classiques de la régression des individus dans la *masse*, laquelle est une foule mais aussi un état psychique singulier, et contradictoire, d'identification forte à une forme inductrice de la perte des identifications antérieures. Cette topique ne doit pas masquer la prévalence de l'économie (affective et pulsionnelle), laquelle est au cœur du *malaise*, sous la forme radicale de l'« ubiquité de l'agression et de la destruction non érotiques » et de la « perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement³ ». Comment sortir de l'oscillation entre la déflexion vers l'extérieur de la pulsion de mort, qui mène

1. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 123. « Psychologie des masses et analyse du moi » est une traduction plus fidèle.

2. F. Richard, *La Rencontre psychanalytique*, Dunod, 2011.

3. S. Freud, *Le Malaise dans la culture* (1929), OCP XVIII, PUF, 2002, pp. 306 et 333.

le lien social aux confins de la barbarie, et la censure de cette agressivité, qui génère la névrose et aussi, finalement, une destructivité ? L'idée toute simple d'une répression des besoins pulsionnels, menant à la haine des masses contre les exigences de la culture, s'élargit d'emblée en une vue plus compliquée : la censure ne doit pas être complètement levée si l'on veut préserver la culture. Résultat d'un impossible équilibre : *la barbarie infiltre en permanence la civilisation de l'intérieur*, la morale sociale habille des crimes et, c'est l'un de nos motifs, finit par cohabiter cyniquement avec une destructivité qui ne cherche même plus désormais à se dissimuler – le mélange détonnant actuel entre une préoccupation éducative qui concerne le respect dû à autrui et la montée de la violence dans les relations humaines et sociales. L'*actuel* malaise dans la civilisation pousse la coexistence des contraires théorisée par Freud à un point de chauffe tel que chacun ressent l'urgence de repenser une éthique viable. La « thèse paradoxale » selon laquelle, selon Freud, « la conscience morale est la conséquence du renoncement pulsionnel » trouve sa clef dans la théorie de la violence mimétique :

*La sévérité originelle du surmoi n'est pas – ou pas tellement – celle qu'on a connue de lui ou qu'on lui impute, mais bien celle qui représente notre agression contre lui*¹.

Comment sortir d'une telle confrontation en miroir, d'une telle projection, immédiate et massive, dès lors

1. *Ibid.*, p. 317.

qu'elle se répand dans les symptomatologies de la modernité, depuis la « maladie nerveuse des temps modernes », dont Freud parle en 1908, jusqu'aux pathologies actuelles que sont les fonctionnements en processus primaires sans limites, la phobie de l'intériorité psychique et la fuite dans l'agir et l'externalisation ? Reprenons, en la condensant, la phrase de Freud : *la sévérité du surmoi représente notre agression contre lui*. Que faire donc, face à une projection tellement immédiate et massive ? C'est la question, notre question, celle de notre époque, telle que nous l'enseigne notre pratique clinique au quotidien.

Les avancées de la psychanalyse contemporaine sont susceptibles d'éclairer les formes paradoxales de l'actuel malaise dans la civilisation, au-delà de la référence lacanienne, descriptive plus que véritablement explicative, à des troubles psychotiques invasifs. Lacan s'inquiétait d'un déclin de l'autorité paternelle et de l'ordre symbolique dans un article¹ d'avant-guerre sur la famille ; en 1967, il envisage avec inquiétude un futur où régnerait un syndrome généralisé de psychose infantile, où la civilisation tout entière deviendrait donc psychotique². La conclusion, dans son propos, vient trop vite recouvrir la question, même s'il n'est pas illégitime de se demander, nous le verrons, si les

1. J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie » (1938), *Autres écrits*, Le Seuil, 2001. Élisabeth Roudinesco soutient qu'il existait pour Lacan un lien entre la défaite de la paternité, telle qu'il la dépeint dans ce texte, et la défaite de 1939. Elle cite à ce propos une lettre de Lacan à son beau-frère Sylvain Blondin, dans laquelle il fustige les élites qu'il rend responsables de la débâcle. Cf. É. Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'une pensée*, Fayard, 2003, p. 231.

2. J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1967), *op. cit.*

logiques structurelles d'une psychose infantile sous-jacente informent la phénoménologie des pathologies propres à l'actuel malaise dans la culture. À certains égards, toute psychologie des masses correspond à la psychose vue comme régrédience topique à une groupalité puérile et narcissique de sujets amputés de leur subjectivité.

La théorie de la négativité et du désengagement subjectal, proposée par André Green, permet, me semble-t-il, d'aller un peu plus loin que ce constat, trop extérieur à son objet et trop confiné dans l'assurance anhistorique d'un savoir nostalgique. La négativité selon Green dérive d'une lecture de Hegel : il existe une négativité pour ainsi dire normale du psychisme, lorsque celui-ci découvre que l'autre ne reçoit pas de façon immédiate sa demande ; il existe aussi une radicalité du négatif liée à la pulsion de mort, à l'hypothèse d'une sorte de cassure originaire (terminale d'ailleurs, tout aussi bien), ainsi qu'au soupçon d'un vide qui n'aurait cessé de se propager sous des formes diverses dans toute l'étoffe de la vie :

« Il faut postuler dans sa forme extrême une dissociation entre le moi et le sujet – où l'investissement accompli ou non du premier se dégage du second, c'est-à-dire procède au désinvestissement de la fonction de l'adhésion au lien qui témoigne de l'engagement. Le lien est maintenu, il ne s'agit donc pas d'une attaque contre la liaison, il n'est pas non plus désinvesti, il peut même l'être fortement, c'est l'engagement à l'objet passant par la pulsion qui se défait. Engagement [...] qui se reconnaît dans cette réalisation du désir et procède à sa propre reconnaissance » et qui s'inverse énigmatiquement en un « désengagement subjectal [...], fantasme de déliaison subjectale

du moi. Cette situation contraint le moi, en continuant à suivre le “cours des choses”, à déconnecter en lui les assises de sa subjectivité dont l'épreuve est à l'aune du désir. Ce qui donne l'illusion que ces sujets restent des partenaires des péripéties dont la vie fournit d'innombrables variétés, c'est qu'ils paraissent jouer le jeu du social, comme tout un chacun. À un renversement près : ils occultent (sans se rendre compte de la différence) la distinction entre désirer et être désiré et supposent que les deux sont équivalents¹ ».

Cette sorte de duplicité du moi – mais une duplicité inconsciente est-elle intentionnelle ? –, dans les tactiques et les stratégies du désengagement, ne caractérise-t-elle pas les avatars du lien social ordinaire contemporain ?

Les pathologies identitaires-narcissiques contemporaines expriment au fond un besoin d'altérité atteinte seulement furtivement et en pointillés : ce qui introduit à une pensée du collectif parce que l'idéal vient suppléer au manque. Cette version revisitée de « Psychologie des masses et analyse du moi » intègre, avec Winnicott, la notion de reconnaissance mutuelle : « J'ai, ce qui est nécessaire, la preuve en retour (tel un visage dans un miroir) que j'ai été reconnu comme un être vivant². » L'idéal, et sa crise dépressive actuelle, contient les traces du fracas d'une unité originaire sujet-objet, que Freud a cru pouvoir imager dans une aporie

1. A. Green, *Le Travail du négatif*, Éditions de Minuit, 1993, pp. 200, 201 et 202.

2. D. W. Winnicott, « Intégration du moi au cours du développement de l'enfant » (1962), *Processus de maturation chez l'enfant*, traduit par J. Kalmanovitch, Payot, 1980, p. 16.

plus souvent citée que vraiment comprise : « La haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour ¹. » L'affect spécifique de *malaise*, dégagé en 1929, a des précurseurs nombreux dans l'œuvre freudienne, de la « maladie nerveuse des temps modernes » (1908) aux « cas de maladie inquiétants », où le moi « se sent paralysé d'une façon si singulière », comme en proie à une « invasion étrangère », et recourt à la solution d'une reconquête de l'intériorité : « “Rentre en toi-même, dans les profondeurs, et apprends d'abord à te connaître [...] et peut-être éviteras-tu de tomber malade”². » Ce geste doit être complété par celui d'une ouverture à l'altérité comme constituant la réponse à la négativité là où l'identification, brique élémentaire du lien social, reconnaît l'autre pour, aussitôt, le nier en le ramenant à soi. La foule contemporaine d'individus spéculairement désaffectés, se croyant autonomes, dont parle Bernard Stiegler³, est bien plus proche des « masses » freudiennes que de l'organisation à la citoyenneté participative éduquée, mise en exergue de nos jours, de façon acritique, comme supposée définitivement au-delà des avatars des totalitarismes, des populismes et même de la subtile destruction de la démocratie par elle-même, pressentie par Tocqueville. La thèse freudienne du malaise dans la culture met l'accent sur la détresse et sur l'angoisse de l'homme de la foule, collé aux autres, en

1. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions » (1915), *OCP XIII*, PUF, 1988, p. 184.

2. S. Freud, « Une difficulté pour la psychanalyse » (1917), *OCP XV*, PUF, 2002, p. 50.

3. B. Stiegler, *Mécréance et Discrédit 2. Les Sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*, Galilée, 2006.

manque de rencontre avec les autres et, en même temps, dépossédé de la subjectivité au profit de la soumission à l'ordre de la psychologie collective. Ce désinvestissement, à la fois de soi et de l'autre, réduit le surmoi à un idéal inatteignable. L'agitation, corollaire de la crainte de ne pas être à la hauteur, génère cette pantomime pour donner le change, que Green évoque comme le style de la pseudo-normalité sociale d'aujourd'hui. C'est si vrai que ceux qui critiquent l'agitation moderne et son incessante accélération comme inhumaines sont souvent ceux qui s'y installent en position de savoir expert et de pouvoir.

Freud, en 1908, parle de *maladie* nerveuse des temps modernes, et c'est bien une maladie que la destruction du surmoi et la difficulté, qui y est liée, à subjectiver un désir véritable. Les *comportements* conformistes opératoires, tout à fait compatibles avec une dépressivité chronique, n'en soulagent qu'imparfaitement, et un état traumatique diffus imprègne désormais tout. La satisfaction étant insuffisante, l'excitation et la dépressivité augmentent, jusqu'au déni collectif de l'importance à accorder à la réalité psychique, qu'on retrouve à l'œuvre dans les discours prévalents actuels, voués au bien-être de chacun et de tous. Cette normopathie d'une sorte de subjectivité sans sujet, d'un « a-sujet », ou d'un anti-sujet, nous amènera à reproblématiser la conception freudienne du lien social, en la mettant en balance avec celle des groupes ainsi qu'avec les vues mélancoliques d'Hannah Arendt sur la fin du monde des masses. L'imposture contemporaine de la soi-disant libération du sexuel peut prendre les apparences de la réalisation pulsionnelle, mais la morale de l'attention devant être portée à l'autre apparaît aujourd'hui comme encore plus mensongère

que jadis. À l'ancienne « mauvaise habitude de tirer de la jouissance de nos souffrances¹ » propre à la névrose semble avoir succédé une économie étrange, celle d'un possible accomplissement pulsionnel illimité, qui peut même, parfois, finir par préférer l'inhibition et la jouissance ascétique – avec son cortège de quêtes de substituts toxicomanes et de relations de dépendance. L'économie libidinale des masses s'est métamorphosée en une économie consumériste individualiste mais non moins grégaire, et nous en sommes toujours finalement à peu près au même point, entre schème apocalyptique et renouveau des espérances, ce qu'illustre, avec à propos et maîtrise, le spectacle d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie de Vincennes, en 2010, *Les Naufragés du fol espoir*.

J'ai dit que, dans le pêle-mêle du prêt à penser contemporain, l'on distingue désormais mal le discours que la société tient sur elle-même des théories critiques. Comme le note J.-B. Pontalis : « La conscience du malaise ne nous rend que plus moroses et coupables². » Or nous avons besoin de vraies théories critiques, pas de systèmes de réponse annulant l'altérité de l'objet dont ils prétendent parler. Je voudrais ici m'inscrire dans l'héritage de la rencontre, au début des années 1930, de la psychanalyse et de la critique sociale, d'où est issue l'École de Francfort. Rien n'est plus instructif que la confluence, bien perçue par Pierre Bourdieu, du champ journalistique et des champs

1. S. Freud, « Personnages psychopathiques à la scène » (1905-1906), *OCP VI*, PUF, 2006, p. 323.

2. J.-B. Pontalis, « Actualité du malaise », *Perdre de vue*, Gallimard, « Folio », 1988, p. 43.

intellectuels spécialisés : elle impose un entre-deux mal défini ainsi que des principes d'évaluation influencés par la tyrannie de l'opinion. Le malaise dans la culture est aussi un *malaise dans la pensée* en attente de véracité et d'effectivité. Chaque moment qui passe semble se charger de conséquences très difficilement réversibles, comme si l'accélération de la réaction en chaîne entraînait une défaite de la délibération et de la décision. On conçoit qu'une telle situation soit propice à des formes multiples du retour du religieux.

Le succès même des idées freudiennes, leur absorption par l'esprit du temps, leur incorporation rapide sans méthodologie interdisciplinaire par de nombreux champs du savoir les ont transformées en des sortes d'évidences à vertu explicative. Prenons, par exemple, les trois interventions de deux sociologues et d'un anthropologue, dans un même journal, en quelques mois. Marc Augé¹ y déploie le thème de la « pérennité du présent, comme si l'accélération du temps empêchait d'en percevoir le mouvement » et du « sentiment de vivre dans une sorte de présent perpétuel » –, ce qui m'a amené à lui suggérer, lors d'une conversation, que notre monde devenait peut-être *halluciné*, à quoi il a répondu qu'on pouvait peut-être le craindre. Pierre Rosanvallon, pour sa part, développe une analyse qui utilise certaines notions provenant de la psychanalyse comme si elles appartenaient désormais à un patrimoine culturel collectif :

1. M. Augé, « Réconcilier doute et espoir », *Le Monde*, 10 juillet 2010.

*Il n'y a plus de surmoi du service public qui joue [...], il y a une perte presque ingénue du sens de ce que veut dire le bien commun, l'État, l'administration de l'intérêt général. Cela résulte [...] d'une autosatisfaction, d'une prétention du pouvoir à représenter adéquatement la société, à se comporter sans complexes. L'indifférence [...] à la philosophie morale [...] sape tout sentiment de respect vis-à-vis de l'autorité*¹.

La notion de surmoi, telle qu'elle est ici maniée dans une perspective descriptive de sociologie clinique, perd une partie de sa qualité en n'étant plus reliée au terrain du travail psychanalytique. Elle tend à se banaliser, mais conserve en même temps une certaine puissance heuristique, caractéristique en cela du statut ambigu des théories critiques, menacées de se voir exploitées par la production sociale d'idéologies, bien sûr toujours « dernier cri ». Enfin, Alain Touraine livre un *jugement* sur l'actuel malaise dans la civilisation :

La vie semble reprendre, mais en dehors de toute réflexion sur ce qui se passe vraiment [...]. Le navire peut sombrer à tout instant, et pendant ce temps-là, on joue aux cartes [...], il n'y a pas d'idées, il n'y a pas de mots [...], comme dans ces familles où l'on évite les sujets qui fâchent [...]. Le social s'est cassé en morceaux. D'un côté, vous avez du communautarisme défensif et agressif ; de l'autre, un individualisme de consommation, de

1. P. Rosanvallon, « Le pouvoir contre l'intérêt général », *Le Monde*, 21 septembre 2010.

*désocialisation. Et au milieu une politique qui est devenue purement médiatique*¹.

Le malaise est à la recherche de sa théorie – recherche à laquelle la psychanalyse est en mesure de coopérer, en synergie avec les apports des historiens sur la pluralité des régimes d’historicité. En particulier, avec les contributions de Cornelius Castoriadis² sur une époque caractérisée par la décomposition et le morcellement, et celles de Claude Lefort³ sur la division intrinsèque au lien social et sur la démocratie comme « lieu vide du pouvoir ». N’est-ce pas ce vide que les discours et les images omniprésents ainsi que les nouveautés qui se succèdent – réformes, innovations technologiques, systèmes de parentalité, cultures « populaires », storytellings d’une saison – cherchent à interdire de voir ?

1. A. Touraine, « Nous sommes à l’heure de la “mini-politique” », *Le Monde*, 5 et 6 septembre 2010.

2. C. Castoriadis, *Le Monde morcelé. Les Carrefours du labyrinthe III*, Le Seuil, 1990.

3. C. Lefort, « Démocratie et avènement d’un lieu vide » (1982), « L’incertitude démocratique » (1993), *Le Temps présent*, Belin, 2007.

penser/rêver

revue de psychanalyse dirigée par Michel Gribinski

Déjà parus :

- penser/rêver* n° 1 L'enfant dans l'homme (printemps 2002)
penser/rêver n° 2 Douze remèdes à la douleur (automne 2002)
penser/rêver n° 3 Quand la nuit remue (printemps 2003)
penser/rêver n° 4 L'informe (automne 2003)
penser/rêver n° 5 Des érotomanes (printemps 2004)
penser/rêver n° 6 La haine des enfants (automne 2004)
penser/rêver n° 7 Retours sur la question juive (printemps 2005)
penser/rêver n° 8 Pourquoi le fanatisme ? (automne 2005)
penser/rêver n° 9 La double vie des mères (printemps 2006)
penser/rêver n° 10 Le conformisme parmi nous (automne 2006)
penser/rêver n° 11 La maladie chrétienne (printemps 2007)
penser/rêver n° 12 Que veut une femme ? (automne 2007)
penser/rêver n° 13 La vengeance et le pardon, deux passions modernes (printemps 2008)
penser/rêver n° 14 L'inadaptation des enfants et de quelques autres (automne 2008)
penser/rêver n° 15 Toute-puissance (printemps 2009)
penser/rêver n° 16 « Un petit détail comme l'avidité » (automne 2009)
penser/rêver n° 17 À quoi servent les enfants ? (printemps 2010)
penser/rêver n° 18 La lettre à la mère (automne 2010)
penser/rêver n° 19 C'était mieux avant... (printemps 2011)
penser/rêver n° 20 Le temps du trouble (automne 2011)

À paraître :

- penser/rêver* n° 21 Le genre totalitaire (printemps 2012)

www.penser-rever.com

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'ascq
Impression : Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : octobre 2011. N° 863
N° d'imprimeur : xxxxxx
Imprimé en France